

LE COUVENT

Publication mensuelle a l'usage des jeunes filles.

Troisième année, VII. N° 27 Septembre 1888

ABONNEMENT : 25 centins par an. Les abonnements datent du 1er janvier — On est prié d'adresser toutes les communications concernant la rédaction et l'administration du *Couvent* à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, au Collège Joliette, à Joliette, P. Q. Canada.

V A R I A

Au travail ! — Bonne retraite. — Les commencements. — Récompenses offertes. — Changement d'adresse. — Un peu plus d'explication. — Annonces. — Commandes.

Les vacances sont finies. La jeune fille s'est bien amusée, qu'elle se remette maintenant au travail, mais qu'elle s'y remette tout de bon et dès les premiers jours.

Jeunes filles, faites bien la petite retraite du commencement de l'année. Prenez en écrit vos résolutions. Relisez ces résolutions le premier dimanche de chaque mois.

Les commencements sont toujours durs. N'allons point nous décourager. Donnons particulièrement notre attention à l'étude de la grammaire. Ne laissons rien passer sans le comprendre. Que les plus avancées cultivent avec soin l'analyse grammaticale et l'analyse logique. Qu'elles se gardent bien de prendre en grippe la gracieuse arithmétique !

On est prié de relire dans le *Couvent* de juin, l'article intitulé : *Récompenses offertes*. Une jeune fille non abonnée aura les mêmes récompenses qu'une abonnée. Les récompenses ne seront distribuées qu'à la fin de septembre. Le *Couvent* n'attend qu'un plus grand nombre d'abonnées pour s'enrichir de nouvelles améliorations.

Lorsqu'une jeune fille nous demande d'adresser son *Couvent* à tel endroit, qu'elle nous dise donc, en même temps le nom de la place où elle se trouvait auparavant.

Une abonnée nous renvoie le *Couvent* avec les indications suivantes : *Nouvelle-Ecosse, refusé*. C'est un peu vague ! Parmi les abonnées qui résident dans la Nouvelle-Ecosse, quel nom allons-nous effacer ? Mademoiselle donc recevra de nouveau le journal ; elle va se choquer. A qui la faute ?

Beaucoup de personnes pourraient annoncer avec avantage et à bon compte dans le *Couvent* et dans l'*Etudiant*.

Le rédacteur de l'*Etudiant* et du *Couvent* reçoit avec reconnaissance, les petites commandes que l'on veut bien lui donner, impressions diverses : têtes de comptes, reçus, programmes, cartes de visites, étiquettes sur livres, meubles, etc. etc. Le tout se fait à bon marché.

F. A. B.

NOCES D'ARGENT

Lorsqu'une institution a vécu un quart de siècle, elle a droit de s'arrêter un moment et de jeter un coup d'œil en arrière pour contempler l'œuvre accomplie. 25 ans c'est peu en soi, mais c'est beaucoup dans le temps.

Le 25 août 1863, le Rév. M. Dufour aujourd'hui curé du Coteau du Lac, installait dans cette même paroisse les Sœurs de la Providence. Cette institution ayant vécu 25 ans vient de célébrer ses noces d'argent.

Nous avons admiré en cette circonstance, et le pasteur, et la famille religieuse et la paroisse du Coteau.

Le Rév. M. Dufour fit, dans son instruction, l'éloge de la charité. Les enfants et les élèves des religieuses, dans leur petite séance, nous firent l'histoire de la fondation et de ses développements ; on appuya avec raison sur le dévouement de M. le Curé, sur la charité des Dames du Coteau et des paroisses voisines, et sur les grandes libéralités de l'illustre famille de Beaujeu (1).

On ne lira pas sans intérêt le tableau des œuvres accomplies :

| | |
|---------------------------|---------|
| Vieilles infirmes..... | 450 |
| Vieillards | 32 |
| Orphelines | 700 |
| Malades à domicile..... | 12,000 |
| Visites à domicile..... | 120,000 |
| Veilles..... | 15,000 |
| Elèves externes..... | 3,026 |
| Elèves pensicnnaires..... | 376 |

(1) Madame la comtesse de Beaujeu fit inviter, à ses frais, pour la circonstance, les 13 religieuses, anciennes élèves, éparses ici et là.

Les Dames de Charité du Coteau offrirent à la Révde Sœur Stéphanie, sup. une bourse de \$215,00. Madame de Salaberry et Madame Dr Danth ont fait beaucoup à notre connaissance pour arriver, à ce beau résultat. Madame Phaneuf offrit ensuite, au nom des anciennes élèves, un bel harmonium.

M. Leblanc, député, se fit l'interprète des sentiments de la Révde Sœur Supérieure. Il le fit avec une grâce charmante et profita de la circonstance pour faire l'éloge de la supérieure et de la première supérieure de l'institution Sœur Marie Louise, présente.

Une Demoiselle du Coteau, ancienne élève, fit pour la circonstance une pièce de poésie qui a certainement de la valeur. Elle était dédiée au Rév. M. Dufour. Nous la reproduisons.

F. A. B.

IL Y A 25 ANS

Première enfance. — Beaux jours du couvent. — Compagnes chéries.
— Vénérable père. — Sœurs de la fondation. — La famille de Beaujeu. — Nuage de deuil. — Souvenir des fêtes éternelles. — Souhaits.

C'était aux jours si beaux, si purs de mon enfance,
En ces jours pleins de paix, de douce insouciance,
Dont le temps qui s'en va sans jamais revenir,
Un quart de siècle après m'offre le souvenir.
Je ne connaissais rien que mon pauvre village,
Je n'avais jamais vu que les flots du rivage,
Aux bords duquel le ciel déposa mon berceau.
Mon univers à moi c'était le cher Coteau.....
Mon Coteau !... ce doux sol de ma terre natale,
A laquelle à mes yeux nulle autre n'est égale.
De la maison de Dieu le verdoyant sentier,
A mes pieds de dix ans seul était familier.

Et puis non loin de là, tout près du presbytère,
 Je regardais souvent cette maison de pierre,
 Ecole où les garçons de tous les alentours,
 En essaim turbulent se rendaient tous les jours.
 Je n'en approchais pas, car j'étais bien craintive,
 Et ces petits garçons par leur gaieté trop vive,
 Me faisaient presque peur. Et pourtant le bon Dieu,
 De toute éternité l'avait dit : " Dans ce lieu, "
 " Enfant, tu passeras des heures fortunées : "
 " Là... là s'écouleront tes plus belles années. "
 Enfin, je ne saurais ici dire comment,
 La grande maison grise un jour devint couvent.
 On en fit un asile ouvert à la misère,
 Au vieillard décrépît, au pœuvre enfant sans mère,
 Et l'on voulut que là les filles du hameau,
 Prissent l'instruction... Que le plan était beau !
 On nous conduit donc palpitantes, heureuses,
 Mes jeunes sœurs et moi vers les religieuses,
 Ces anges du bon Dieu qui venaient parmi nous,
 Soulager la douleur, faire du bien à tous.
 C'est ainsi qu'à dix ans de l'aile maternelle,
 Joyeuse, je passai sous leur douce tutelle.
 Le mois d'août de l'an mil huit cent soixante-trois
 Vit le jour heureux où pour la première fois
 Mon pied franchit le seuil de cette maison sainte ;
 Sanctuaire de paix, délicieuse enceinte,
 Où, jeune, je goûtai mon Dieu ! tant de bonheur...
 Et dont le souvenir est si doux à mon cœur...
 Je ne reviens jamais sur ce point de ma vie,
 Sans que mon âme encore en soit toute attendrie.
 Qui l'ignore ? ici-bas, tout bientôt passe hélas !
 Les souvenirs du cœur seuls ne s'effacent pas...
 Aussi beau qu'autrefois, toujours cher et vivace,
 Au regard de mon cœur le passé se retrace.
 Le passé !... Ce passé coulé si doucement...
 Ce passé tant aimé... mes beaux jours du couvent
 Ces jours délicieux de mon heureuse enfance,
 Dont sur mon horizon à si grande distance,
 J'aime à revoir encor la première lueur...
 Et de ce souvenir qui dira la douceur !...

Mais assez... oh ! pourtant... grâces ! je vous supplie...
 Je veux parler encor. Le charme qui me lie
 A ces pensers si doux me fait tout oublier.
 (Chaste amour que le cœur ne peut sacrifier.)
 Et vous, qui m'écoutez, ô compagnes chéries,
 Ne vous sentez-vous pas aussi vous, attendries ?
 En vos âmes l'aspect de ces lieux révéérés,
 Ne réveille-t-il pas ces souvenirs sacrés ?...

Ici nous revoyons le vénérable Père,
 Qui dota le Coteau de cette maison chère,
 Où notre âme puisa les purs enseignements,
 Qui font aimer de Dieu les saints commandements.
 O joie ! entendre encore après si longue absence,
 La voix qui nous guida dans notre adolescence...
 Doux et faibles agneaux nous coulâmes jadis,
 Sous sa sage houlette en paix des jours bénis.
 Après avoir souffert les maux d'un long voyage,
 Et brouté de l'ennui le maigre pâturage,
 Le troupeau rassemblé retrouve avec bonheur,
 Son ancienne houlette et son même Pasteur.
 Quand nous étions enfants vous nous avez bénies,
 Père, après vingt-cinq ans nous voilà réunies,
 Pour fêter du passé le touchant souvenir,
 Que votre main se lève encor pour nous bénir !
 Et pour avoir aimé, guidé notre jeunesse,
 Que le bon Dieu longtemps garde votre vieillesse !...

Il nous est doux encore en cette occasion,
 De saluer les Sœurs de la fondation,
 Ces anges de la paix, ces mères bien aimées,
 Qui prirent tant de soin de nos jeunes années.
 Je devrais dire ici, Mères, votre bonté,
 Et chanter les exploits de votre charité.
 Je devrais publier que votre Patience,
 Votre zèle pieux et votre humble Prudence,
 A mille jeunes cœurs ont servi de soutien,
 Et les ont dirigés dans les sentiers du bien.
 A vous guides aimés des jours de notre enfance,
 Respect ! gloire ! à jamais amour ! reconnaissance !

Cinq lustres ont passé !... tout a vieilli, mon Dieu !
 Le temps a fait hélas ! son œuvre dans ce lieu.
 C'est vrai, mais dans les cœurs où rien... rien ne s'efface
 Ce pavé vermoulu garde pour nous la trace
 Les vestiges des pieds qui pour nous, avec nous,
 L'ont foulé tant de fois — Baisons-les à genoux...
 Puis sur ces murs noircis comme un diamant, brille
 L'impérissable nom de la noble famille,
 Dont la tendre bonté surpassant la grandeur,
 De tous les malheureux toujours fit le bonheur ;
 Qui fut de ce couvent constante bienfaitrice,
 Et de ses habitants illustre protectrice.
 Qu'elle veuille agréer en cet heureux instant.
 Les hommages, les vœux d'un cœur reconnaissant,
 Et lorsque luit enfin cette heure solennelle,
 Que j'aime à la revoir plus nombreuse et plus belle !

Et près de celui-là que d'autres noms bénis !...
 Et dans ces vieux panneaux Dieu ! que de traits chéris,
 Empreints comme autrefois de noble bienveillance.
 L'amitié, le respect et la reconnaissance
 Ont gravé dans le temps, ineffaçablement.
 Mais de ces jours lointains de notre vieux couvent,
 Il ne m'appartient pas d'entreprendre l'histoire,
 Permettez seulement que je fasse mémoire,
 De ces aimés qui manquent à l'appel,
 Parce qu'ils sont partis tour à tour pour le ciel.
 Permettez que d'eux tous je me fasse interprète ;
 Qu'au milieu de l'éclat de cette grande fête,
 Je vous montre du doigt le nuage de deuil,
 Dont les sombres replis voilent plus d'un cercueil.
 Quoique le vif éclat d'une fête si belle,
 N'ait rien de comparable à la gloire immortelle,

Sans doute leur esprit vient planer dans ces lieux,
 Pour porter au Seigneur nos soupirs et nos vœux.
 Aux accords merveilleux de la céleste lyre,
 Répondant à nos chants, leurs voix semblent nous dire :
 “ Pour nous unir à vous nous descendons des cieux ”
 “ Réjouissez-vous bien. Que ce jour soit heureux ! ”
 “ Mais tout en savourant ces pompes solennelles, ”

“ Amis, n’oubliez pas les fêtes éternelles, ”
 “ Où nous vous attendons enivrés de bonheur, ”
 “ Pour avoir combattu les combats du Seigneur. ”
 “ N’enviez que du ciel la gloire éblouissante. ”
 “ Sachez bien que de Dieu la beauté ravissante, ”
 “ Peut seule pleinement rassasier le cœur, ”
 “ Et dans l’âme étancher toute soif de bonheur. ”

J’ai dit : Et que le ciel à nos souhaits propice,
 Dans vingt-cinq ans ici, tous... tous nous réunisse,
 Pour célébrer ensemble et plus gaiement encor
 De notre ALMA MATER les saintes NOCES D’OR !

Côteau du Lac, 25 août 1888.

HISTOIRE DE MA PREMIÈRE LARME

A MELLE STEPHANIE D. — BERTHIER.

Elle fut bien amère *ma première larme*... En voici, lectrices, *la douloureuse histoire*.

J’avais dix ans à peine. Jamais la douleur n’avait assombri mon front où rayonnaient la paix et la quiétude de l’innocence ; jamais le chagrin n’avait flétri mon cœur ni fait couler mes larmes. Mon âme sereine ignorait les maux d’ici-bas. Joie et bonheur embellissaient le matin de ma vie : et, si, parfois, un léger nuage venait obscurcir l’éclat de mon ciel, il ne faisait qu’y glisser : il était bien vite dissipé par une caresse et un baiser de ma mère.

Je touchais à un jour mémorable, à un jour qui fait époque dans les annales de la famille : celui de la “ Première Communion ! ” Depuis longtemps ma bonne mère, bien que sa santé s’ébranlât, me préparait elle-même à cette grande et solennelle action. Enfant, j’avais recueilli sur ses genoux, les précieuses semences de la doctrine chrétienne, qu’elle s’appliquait alors à développer en moi. Plus le jour tant désiré approchait, plus elle redoublait

de soins, de vigilance et de sollicitude, plus elle m'entourait de tendresse, plus elle travaillait à me rendre digne de l'Hôte divin que j'attendais... Mon Dieu ! je m'en souviens encore... Comme elle était éloquente alors que, dans ses instructions persuasives, elle cherchait à me faire comprendre le bonheur inappréciable que m'apporterait Jésus à sa première visite !..... Quel feu dans son regard ! quelle ardeur dans ses paroles ! quel attendrissement dans sa voix lorsqu'elle me disait : "ma *Stéphanie*, ce sera le plus beau de tes jours... oh ! qu'il se grave à jamais dans ta mémoire ! *Une première Communion* !... Si tu comprenais tout ce que ces mots renferment d'ineffable douceur... Et moi, comme je serai heureuse de ton bonheur !... Comme je serai fière de te conduire vers le bon Jésus, de t'accompagner à la table des anges ! ..." Et mon âme, nourrie, transformée par ces pieux entretiens, tressaillait d'allégresse à l'approche du *grand jour*...

Il est des souvenirs dont l'amertume ne s'épuise jamais... Au moment où tout était rayons, espérances pour moi, le deuil apparut à mon foyer... Dans ses décrets impénétrables, Dieu allait me demander un sacrifice que *rien* ne peut égaler...

Un jour, l'entrée de la chambre de maman nous fut interdite à ma jeune sœur et à moi... "Maman était malade et nous ne pouvions la voir !"... Je ne comprenais pas trop cela ; j'avais déjà été malade, moi aussi ; on m'avait entourée de soins, on allait, on venait, on s'empressait auprès de moi sans que personne s'y opposât. Aussi, une fois, cédant plus à la voix du cœur qu'à la curiosité, nous allâmes, ma petite sœur et moi, *frapper tout doucement* à la porte de la chambre de notre mère... Puis nous écoutâmes ; et je l'entendis dire tout bas à papa : "Ce sont peut-être nos enfants ; fais-les entrer : je veux les voir"... Et papa, ouvrant la porte, nous prit, ma sœur dans ses bras, moi par la main, et nous conduisit près du lit sur lequel je vis notre pauvre mère, clouée par la maladie. Sa figure, altérée par la souffrance, mais toujours douce et souriante, se tourna vers nous avec une ineffable expression de tendresse. Elle nous fit approcher auprès d'elle, et, pressant nos deux têtes bru-

nes sur son cœur, elle dit tristement : “ Pauvres chéries, bientôt, hélas ! vous n'aurez plus de mère. Je vais mourir et vous laisser pour toujours. Mais il vous reste un bon père qui vous aimera beaucoup. Et puis au ciel, il est une mère pour les orphelins : la Ste-Vierge ! ... Elle adoucira vos douleurs, protégera votre faiblesse et vous guidera dans les divers sentiers de la vie... J'aurais voulu vous continuer encore mes soins et mon affection ; mais Dieu m'appelle à Lui... Je lui offre volontiers le sacrifice de ma vie pour votre bonheur.” Elle promena ensuite son regard autour de la chambre et demanda à papa : “ Mais, où est donc notre autre enfant ?... Va le chercher, mon ami ”... Et papa sortit, puis revint avec “ Anatole ” qui accourut près du lit avec l'insouciance et la gaieté d'un enfant de cinq ans. Notre mère, selon son habitude, le baisa tendrement au front, en murmurant, dans un élan d'amour profond : “ Mon fils !... Mon petit “ Anatole ” bien-aimé !... ” Puis, levant vers le ciel son regard voilé de pleurs : “ Seigneur, dit-elle encore, c'est tout ce que j'ai de plus cher au monde, après le compagnon de ma vie : ce sont mes trois enfants ! Vous me les aviez donnés pour embellir et charmer mon existence ; ils étaient ma joie, mon amour ; ils faisaient mon légitime orgueil. Pour vous je les élevais dans la piété et dans la vertu... Qui continuera la noble tâche que vous m'aviez confiée ? Qui montrera à mes pauvres enfants le chemin du ciel ?... Mon Dieu ! je vous remets mes trésors... Gardez-les : ils sont à vous ”... Elle se retourna vers moi et prenant ma main dans la sienne, elle me dit : “ Tu es bien jeune, mais je te les recommande... Sers-leur de mère quand je ne serai plus du monde. Promets-moi de te dévouer à leur bonheur toujours ! Aimeles, qu'ils t'aient comme je les ai aimés, comme je t'ai aimée !... Et maintenant, je sens que la vie m'échappe. Soyez heureuse ! je vous bénis !... Adieu !... Demain !... *Ta première communion !... O ma Stéphanie !* ”... Et ce fut tout... je me penchai pour recevoir son dernier baiser... Hélas !... elle était près de Dieu !.....

La fleur battue par un vent d'orage et par les gouttes de pluie, incline vers la terre sa corolle flétrie, ruisse-

lante de pleurs... Ainsi triste et accablée, le cœur brisé dans sa plus chère affection, l'âme en deuil, je m'inclinai sur la dépouille inanimée de ma mère... *Une larme, la première* que je versais, vint tomber sur son front pâle et glacé ;... puis j'éclatai en sanglots.....

Je passe sous silence la triste scène qui accompagna la mort de ma regrettée et toujours chère maman... Vous ne voudriez pas, lectrices, voir souffrir une orpheline?... C'est si triste.....

.....

Le lendemain, agenouillée sur une tombe, je voyais se lever l'aurore de ce jour, appelé " le plus beau de la vie... " Je communiais pour " la première fois !... " Jésus, descendant dans mon âme, y apportait sa paix divine, un rayon de suave espérance, de pure consolation... Je le sentais, là, dans mon cœur : je n'étais plus seule... Dieu avec moi... n'était-ce pas le ciel?... Je souffrais encore, il est vrai, mais ma souffrance n'avait rien d'amer .. Unie à celle de mon Jésus, elle s'était transformée en une douce et chrétienne résignation... J'acceptais la croix, si lourde qu'elle fut ;... et je baisais la main qui me frappait... Cependant j'aurais voulu mourir aussitôt après ma " première communion, " pour posséder toujours mon cher Sauveur et aller me réunir à la tendre mère que je pleurais... Je le demandais à Dieu avec instance :

Seigneur, c'est assez pleurer et languir ;
 Dans ton beau ciel emmène-moi ce soir !.....
 J'ai eu le bonheur de te recevoir.....
 Jésus, laisse-moi maintenant mourir !.....

Mais Dieu ne l'a pas voulu !... Je devais boire le calice de la souffrance jusqu'à la lie... Depuis cette époque j'ai eu encore bien à pleurer... D'enfant que j'étais, je suis devenue jeune fille. Avec les années le souvenir de " ma première larme, celui de ma première communion " se sont gravés profondément dans mon cœur.

Quand je regarde passer une jeune fille de mon âge, rayonnante de bonheur aux côtés de sa mère, je sens mes yeux pleins de larmes, et je me dis en soupirant : " J'avais une mère aussi ! "...

Et chaque fois que, dans le temple du Seigneur, je vois une procession d'enfants, purs comme des anges et portant les livrées de la " première communion, " se diriger vers la table sainte, j'incline tristement la tête, et tout en priant de mon mieux, avec ma plus grande ferveur, je me souviens.....

FLEUR-ANGE.

St-Cuthbert, 29 août 1888.

HYMNE AU CREATEUR

(Pour le Couvent.)

O, réjouis-toi, mon âme !
Vole heureuse vers ton Dieu !
Brûle de la douce flamme
Qu'allume le divin feu !

Céleste Jéhovah, qui, resplendis de gloire,
Toi qui vis sans séjour et sans âge et sans nom,
Oh ! donne à ton enfant la force et la victoire,
L'amour de la vertu, la haine du démon !
Que l'océan du monde aux vagues écumantes
Porte ma frêle nef jusqu'au port éternel,
Vers les rives charmantes
De l'empire du ciel !

O, réjouis-toi, mon âme !

Il est si bon ce Dieu que les anges adorent !
Il m'a donné la paix et l'espoir du bonheur,
Et, prodige d'amour ! aux hommes qui l'abhorrent
Il leur donne son sang et leur ouvre son cœur !

Eternel ! quelle lyre en sons les plus sublimes
Peut redire aux mortels ta gloire et ta bonté !
Moi, cependant, mon Dieu, qui suis des rangs infimes,
Je veux les célébrer... Quelle témérité !

Oh ! si j'étais une ange

Avec des ailes d'or et le cœur plein d'amour,
Près du trône brillant de ce Dieu qu'on louange
Je vivrais sans retour !

O Divin Créateur, donne-moi l'espérance !
Que partout, Eternel, elle guide mes pas !
Que la fleur de l'innocence

Me donne ses parfums jusqu'au jour du trépas !
 O Père, donne-moi des ailes éclatantes
 Pour voler vers toi
 Et laisser la joie inconstante
 De ce monde trompeur où se perd notre foi !
 Je voudrais voir, mon Dieu, ta splendeur, ta puissance !
 Les élus entourés d'une auréole d'or,
 Tout brillants de lumière et vivant d'innocence,
 Les chérubins plus beaux encor
 Font résonner les cieus d'hymnes mélodieuses !
 Dans la sainte Sion un même cri d'amour
 S'élève aux voûtes radieuses
 Du royaume céleste et du calme séjour !

O, réjouis-toi, mon âme ! . . .

C'est toi, Seigneur mon Dieu, qui donnes la pâture
 A tous les petits des oiseaux,
 A l'enfant une mère, au pauvre une maître !
 C'est toi qui, si puissant, veux guérir tous nos maux
 Et qui du ciel promets les douces jouissances !
 Au lis que nous aimons tu donnes la candeur !
 Tu varies partout les charmantes nuances
 De l'odorante fleur !
 Tu fis ces divins feux qui brillent sur la voûte
 D'un ciel silencieux !
 Et du tonnerro qu'on redoute,
 Tu portes aux mortels le fruit mystérieux !
 La nature elle-même en sa voix tendre et douce
 Semble célébrer ta grandeur !
 La forêt qui gémit, la mer qui se courrouce,
 La fleur que réjouit une bello candeur,
 La plaine spacieuse aux marguerites pures,
 Tout chante ton éternité !
 O Roi puissant des cieus ! à nous, tes créatures,
 Fais voir ta beauté !
 O, montre-moi, mon Dieu, les rayons de la gloire !
 Que d'un vol plein d'ardeur je m'élançe vers toi !
 Donne toujours la victoire
 A ceux qui sont tes fils et chérissent ta loi !

O, réjouis-toi, mon âme !

MARIA B.

UN MOT SUR LE PARTICIPE
DU PARTICIPE PASSÉ

Enfin, lectrices, les vacances achèvent, et je dois encore reprendre la plume. Je la reprends au moment où ces vers de « l'Art poétique de Boileau (1) » me tombent sous la vue :

Surtout qu'en vos écrits la langue révéree
 Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.
 En vain vous me frappez d'un son mélédieux,
 Si le terme est impropre on le trouve vicieux ;
 Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
 Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme,
 Sans la langue (2), en un mot, l'auteur le plus divin
 Est toujours, quoiqu'il fasse, un méchant écrivain.
 (ART POËT. Chant I.)

Je les cite, (ils me rappellent d'agréables souvenirs) et pour l'utilité commune, et pour m'excuser de continuer à traiter aujourd'hui un sujet *grammatical*. J'ai dit à peu près ce que je savais du participe présent. J'ai essayé d'en tirer toute la théorie au clair. Et il me semble que, après mes trois articles sur sa nature et ses règles, ses plus grandes difficultés sont grammaticalement vaincues.

A l'avenir, nous parlerons du participe passé.

Eh ! quoi donc ? faut-il recommencer toute notre grammaire ? Ne sommes-nous pas graduées ? ou sur le point de l'être ? Possible ! mais, comme je connais un vieux directeur de petit Séminaire, qui n'écrit presque jamais de lettre sans revoir quelque règle de grammaire, et que j'éprouve moi-même une grande satisfaction à revoir ma bonne vieille grammaire, tant je la trouve logique, j'ai supposé qu'il vous serait peut-être agréable de m'entendre encore.
 A revoir. S. T. B.

(1) Avant que d'écrire en prose, et surtout en vers, il faudrait étudier un peu l'Art poétique de Boileau-Despréaux.

(2) J'ai déjà cité ces deux vers.

CHARMANT

Son Honneur le lieutenant-gouverneur A. R. Angers fit en juin dernier une visite officielle au couvent de Sillery. Réception magnifique. Une partie de la fête se fit " Sous les bois. " Voici la réponse de Son Honneur à l'adresse qui lui fut présentée.

Révérèdes Dames...

MESEMOISELLES

Sous les bois ! dois-je parler quand tout invite au recueillement ? Les ogives, les arcades, les rosaces percées de ciel bleu, les pendentifs, les faisceaux des troncs rappellent un temple et inspirent à l'âme une prière muette. Les rameaux en éventail, la senteur des cyprès, le rire des trembles comme les soupirs graves des grands pins, tout porte au silence

Sous les bois, les oiseaux seuls ont le privilège de troubler cet apaisement mystérieux. Les grives, les roitelets, les rossignols seuls en connaissent l'acoustique capricieuse. La mésange curieuse interromprait bien de son : " Qui es-tu ? qui es-tu ? " le téméraire qui oserait de sa voix humaine briser l'accord harmonieux de ces gosiers d'argent ; puis le merle siffleur ferait l'office de critique acerbe.

Mais voici une clairière baignée de soleil, des avenues sablées, l'allée des roses Elle est peuplée de grands papillons blancs ; ils agitent leurs ailes comme des voiles ; des chants approchent, montent et couvrent ceux des oiseaux.

Les grands papillons sont des enfants vêtues de blancs ; à eux je puis confier la seule chose qui nous revient toujours : " Nous vous aimons bien tendrement. "

Le laconisme de ces mots renferme tout un poème — poème de doux souvenirs et d'espérances — ajoutons un conseil pour épilogue : employez bien votre temps. — Sous les bois, à l'ombre, croissez avec la grâce modeste

des fougères. Au grand soleil, épanouissez-vous avec la pureté du lys. Aux leçons de vos directrices les oiseaux ajoutent aussi leur enseignement. Voyez comme ils sont appliqués au travail ! comme ils sont gais et lestes à la tâche !

Ces nids, construits brin à brin, simulent vos maisonnettes de l'avenir. Etudiez leur économie, méditez le dévouement qui en capitonne l'intérieur du plus soyeux duvet ! Que les phalènes étourdies qui émergent de l'obscurité et se brûlent les ailes en voulant se mettre trop en évidence, vous inspirent la prudence. Mais j'enlève à votre chapelain le canevas d'un sermon et je vous vole des miettes de votre congé.

Révérèdes Dames, votre institution sur cette terre du Canada, est encore dans son printemps Quelques femmes venues de France il y a trente ans, sans autre richesse que le trésor de leur zèle et de leurs vertus, ont su fonder deux grandes maisons qui aujourd'hui donnent l'éducation à 500 élèves. Je vous prie de communiquer à nos institutions financières le secret de si rapides progrès. Que de choses les hommes ont à apprendre de ces communautés de femmes en économie politique !

Révérèdes Dames, après avoir fait de la mère une femme accomplie, la fille devait nécessairement être confiée par le père à vos soins ; c'était lui donner l'association de souvenirs que recherche son cœur.

Je vous remercie de votre accueil gracieux, et je fais des vœux pour que votre maison voie continuer sa prospérité.

(Le Canadien)

Les personnes qui ont changé de demeure sont priées de faire connaître leur nouvelle adresse.

Il est plus facile d'écouter les autres que de s'écouter soi-même.

Mme DE PUISIEUX.

Les misères de l'homme font resplendir les générosités de Dieu.

LOUIS VEUILLOT.